

maine, et par les ruines d'Ardée ou de Laurentum, qu'il ne puisse trouver le temps de considérer et de déplorer la triste condition de ceux qui sont courbés sur cette campagne, ou se traînent et languissent parmi ces ruines.

L'auteur produit d'autant plus d'impression qu'il ne déclame point, mais dit simplement ce qu'il a vu et le fait voir au lecteur. Tel est le passage du *Voyage dans le Latium*, où M. de Bonstetten retrace une triste scène dont il fut témoin. Une jeune fille qui travaillait dans la campagne s'évanouit de faim; sa mère la couvrit de son tablier et retourna à l'ouvrage... « Que la plus pauvre cabane suisse me parut riche en ce moment! s'écrie le digne voyageur; je jetai les yeux autour de moi, et, n'apercevant aucun abri, aucun secours, je fus pour la première fois effrayé de l'abandon et de la solitude de ce pays, si plein de souvenirs, si vide de réalité. »

Mais autant est touchant ce sentiment de compassion exprimé avec simplicité, autant est irritante la prétention philanthropique et sentimentale qui se produit avec affectation dans un ouvrage où les prétentions et l'affectation abondent, dans *l'Italie* de lady Morgan.

Que les Anglais soient vivement frappés en entrant en Italie, et surtout en venant demeurer à Rome, de ce qui manque aux habitants en bien-être, en propreté; que les vices évidents des gouvernements italiens en général, et du gouvernement papal en particulier¹, choquent des hommes accoutumés au spectacle des

¹ Ce jugement sévère était juste sous Grégoire XVI; de jour en jour il le deviendra moins sous Pie IX.

mœurs constitutionnelles, et qu'ils expriment leur mécontentement du peuple et du gouvernement en termes assez énergiques, rien de plus naturel assurément. Depuis le whig Addison, chez qui nous avons vu se manifester avec quelque fierté, en présence de Rome, le sentiment de la supériorité politique de l'Angleterre, presque tous les Anglais ont proclamé, après lui, cet orgueilleux lieu commun. Il leur est fort permis de prendre sur l'Italie cette revanche de tous les biens qu'elle possède et qui leur sont refusés : ciel, soleil, climat, sentiment des arts; mais il ne faut pas qu'ils se livrent trop à une méprisante pitié. Il ne faut pas que, du haut de leur sublime philanthropie, qui n'a pas encore trouvé du pain pour l'Irlande, ils jettent trop arrogamment le mépris ou la compassion à une ville qui ne changerait pas ses ruines et ses églises pour leurs manufactures, son soleil pour leur gaz hydrogène, le génie qui a élevé le Colisée et Saint-Pierre, sculpté le Moïse, ou peint la Sixtine, pour l'industrie qui a fabriqué la machine à vapeur, ou même inventé ces métiers qui, depuis cinquante ans, ont produit la valeur d'un fil de coton assez grand pour mesurer, dit-on, cent quarante-deux fois la distance de la terre au soleil.

On me pardonnera ce mouvement d'humeur en lisant les extraits suivants du livre de lady Morgan.

L'auteur, pour se singulariser, ne voit au Forum, parmi ces débris qui ont parlé si éloquemment à Byron, à Chateaubriand, à madame de Staël.... « que des traces d'un pouvoir illégal et d'une force antisociale... Tout est calculé pour charmer l'œil de l'antiquaire et enflammer l'imagination du poète; mais ces combinai-

sons sont propres à déchirer le cœur de l'être purement humain, à dissiper les rêves d'une bienveillante philosophie. Ce lieu n'offre pas une place sur laquelle l'esprit puisse se reposer, espérer l'amélioration de l'homme, la diminution de ses erreurs et de ses souffrances, sans rappeler ses folies, ses crimes, sa crédulité, ses impostures. »

Voici maintenant pour Saint-Pierre : « Au philanthrope qui considère tout sous l'influence de ses sympathies avec l'état de l'homme, ce temple inimitable paraît une des causes qui ont perpétué la peste dans les plaines du Latium, et porté la misère et l'erreur à des myriades d'êtres sur toute la surface du monde. »

Si l'on pouvait se permettre d'employer, à l'égard d'une femme, le langage tranchant que lady Morgan emploie souvent, ne devrait-on pas dire qu'elle unit les préjugés d'un protestantisme étroit à l'affectation de la philosophie voltairienne, et au pathos d'une philanthropie vulgaire?

Mais voici ce qu'un ami de Rome ne peut pardonner à l'enthousiasme de la propreté anglaise et à la pédanterie de l'anglicanisme. On appelle, à Rome, *immondezzaio* les lieux où l'on jette les immondices. Lady Morgan couronne toutes ses déclamations contre les superstitions romaines, en déclarant que Rome est « l'immondezzaio de ce monde dont elle fut autrefois la maîtresse. »

Un ouvrage écrit par une tragédienne célèbre, madame Butler (Fanny Kemble), et qui est intitulé *Une Année de consolation*, nous montre l'imagination d'une grande artiste faite pour sentir la poésie de Rome aux

prises avec les habitudes d'une Anglaise mariée en Amérique. En approchant de Rome, la jeune femme a ressenti un trouble qui lui a rappelé ce qu'elle avait éprouvé la première fois qu'elle s'était penchée sur l'abîme tumultueux du Niagara. Puis la malpropreté des rues de Rome a soulevé la délicatesse de ses exigences britanniques. Après le premier enthousiasme, elle s'est applaudie d'être née en Angleterre et de devoir mourir en Amérique. Elle s'imagine un moment qu'elle pourrait toujours, assise sous un pin, regarder le ciel en écoutant le murmure d'une fontaine. Puis ce besoin d'activité, qui est l'instinct naturel de sa race énergique et affairée, la reprend; elle s'écrie : « Non, non, debout et agissante, telle est ma destinée ! (*No more, up and be doing is the impulse for ever with me!*) »

J'aime mieux Simond que lady Morgan; celui-ci est plus naïf et plus divertissant; ce n'est point par affectation, par envie de se singulariser, qu'il dit de la Transfiguration et du Jugement dernier le contraire de ce qu'on en dit ordinairement : c'est parce qu'il sent ainsi; il trouve les chefs-d'œuvre de l'art souverainement ridicules, et il ne s'en cache point. Michel-Ange et Raphaël lui déplaisent, et il le proclame sans ménagements. Il dit de la fresque de Raphaël représentant l'incendie du Borgo : « Le dessin n'en est pas correct, l'expression médiocre, le coloris tel que l'ont ordinairement les fresques, froid et sans harmonie. » Il dit du Jugement dernier de Michel-Ange : « Dos et visage, bras et jambes, se confondent; c'est un véritable pouding de ressuscités. » Cela est beau, cela est franc, cela est héroïque; Simond n'est point de ces

Barbares timides qui cherchent à déguiser leur barbarie sous le faux semblant d'une admiration empruntée; ce n'est point un sauvage qui endosse gauchement le costume de la civilisation, ou s'efforce d'en contrefaire le langage; c'est un Barbare qui se vante de sa barbarie; c'est un sauvage qui se promène fièrement, nu et tatoué, parmi les monuments d'une société inconnue, ou plutôt Simond ressemble à ce Chinois que Gœthe vit à Rome, et à qui les monuments de l'art inspiraient un si souverain mépris, quand il leur comparait son architecture à sonnettes, sa peinture de paravents, ses beaux joujoux de laque et de carton doré.

Dans ces dernières années, les voyages à Rome se sont tellement multipliés, qu'il serait impossible de s'y arrêter¹ sans fatiguer la patience du lecteur. D'ailleurs nous rencontrerions peu de points de vue nouveaux; en visitant un lieu tant de fois décrit, il est bien difficile de ne pas retomber dans les descriptions que d'autres en ont faites : alors l'enthousiasme n'est qu'une redite; on croit sentir, on ne fait que se rappeler.

Je n'ai pas à parler des livres consacrés à faire connaître Rome, plutôt qu'à manifester les impressions de leurs auteurs. Telles sont les amusantes *Promenades dans Rome*, de M. Beyle, avec qui c'est un si grand charme de s'y promener réellement, et qui serait plus

¹ Il faut faire une exception pour la singularité de la chose en faveur d'un poète moldave du XIX^e siècle. On sait que les Moldaves prétendent descendre des colons romains. M. Assaki d'Iassy, transporté à Rome, ressent des émotions qui tiennent à cette origine. En présence de la colonne Trajane, il éprouve un enthousiasme patriotique; il contemple avec orgueil l'Ister abaissé sous le joug de ses frères, et, Rouman de la Dacie, il retrouve et salue ses aïeux dans les Romains du Capitole.

à sa place dans un salon de Paris¹, causeur spirituel, qu'enterré dans son triste consulat de Civita-Vecchia. Enfin le vaste et profond ouvrage (*Die Stadt Rom*), où le représentant de la Prusse près le saint-siège, et de la science allemande près l'antiquité, M. de Bunsen, aidé de ses doctes amis, applique avec tant de sagacité l'érudition et la critique de l'école de Niebuhr à l'étude des monuments romains.

Mais, pour être complet, il faut dire un mot de quelques hommes de notre génération qui ont parlé de Rome sous l'empire des sentiments politiques contemporains; je choisirai M. Delavigne, M. Ch. Didier, auteur de *Rome souterraine*, M. Barbier, auteur du *Pianto*.

Le libéralisme généreux, mais incertain et un peu timide de l'opposition littéraire sous la restauration (j'excepte Courier et Béranger), ce libéralisme a été la muse politique de M. Delavigne; image assez fidèle de cette opposition qui flottait entre les souvenirs à demi ravivés de 89 et les souvenirs plus récents de l'empire, la muse de celui qui fut notre poète à tous au sortir du lycée impérial, ou du lycée Napoléon, a commencé par le dithyrambe sur la naissance du roi de Rome, et a fini par *la Parisienne*. Sur sa route elle a pleuré Waterloo, salué la Grèce renaissante, évoqué l'Italie au tombeau; toujours indépendante et pure, mais

¹ Le goût du paradoxe et quelques regrettables réminiscences du dernier siècle ne doivent pas empêcher de rendre justice au piquant écrivain qui, sous le nom de Stendhal, a publié les *Promenades dans Rome; Rome, Naples et Florence; l'Histoire de la peinture en Italie*. Sincère, malgré son affectation, il était généreux et obligeant, en dépit de ses théories d'égoïsme. Si M. Beyle eût voulu plus souvent être lui-même, il aurait eu encore plus d'admirateurs et sur-tout plus d'amis; il en méritait.

un peu détournée dans ses attaques et indécise dans ses tendances, comme la France d'alors; mêlant les conseils aux censures, arrivant à l'épigramme par l'allusion; et, pour en venir à ce qui nous occupe, poursuivie de ses rancunes discrètes contre les rois jusque sur les bords paisibles de la fontaine d'Égérie, décochant de là ce couplet d'une malice assez inoffensive :

Son eau coule encor, mais les rois,

Que séduit une autre déesse,

Ne viennent plus chercher des lois

Où Numà puisait la sagesse.

On sent qu'il y a une grande crise sociale et comme un cataclysme politique entre ces insinuations sur les événements du jour à propos des classiques souvenirs de Rome, et le sentiment qui a inspiré *Rome souterraine* à M. Didier. Nul Français n'a peut-être pénétré plus avant que M. Didier au sein de la nature et des populations italiennes. Il a vécu avec les pâtres et les montagnards dans les forêts de la Calabre, et dans les steppes de la Maremme, parmi les buffles et les chevaux sauvages. Il a vécu longtemps à Rome, au milieu du peuple et des ruines. Puis, après 1830, obéissant à l'élan qui emportait tant d'âmes vers un avenir de régénération sans limite, il a voulu placer à Rome cette pensée de l'affranchissement de l'Italie, ce rêve de la grande république ansonienne qu'il avait surpris dans bien des cœurs; il a creusé, sous la Rome que l'on visite et que l'on connaît, une Rome inconnue, mystérieuse, souterraine; il a ouvert les loges du carbonarisme et les catacombes de la liberté; et au-dessus de ces tortueux abîmes dont il

nous dévoilait les labyrinthes, il a donné pour théâtre à son action la Rome actuelle, dont il a dessiné la topographie en homme qui est *pratique* du pays, comme disent les Italiens. Je ne sais s'il y a assez de talent plastique chez M. Didier pour donner une idée de Rome à ceux qui ne la connaissent point; mais nul ne rappelle avec plus d'exactitude à ceux qui la connaissent le caractère particulier de ses différents quartiers, surtout l'aspect agreste et rustique des lieux abandonnés et des rues solitaires.

On reconnaît une autre inspiration, une inspiration déjà plus découragée, dans le *Pianto* de M. Barbier. M. Barbier écrivit *la Curée* dès le lendemain de la grande semaine, averti par un pressentiment et un instinct de poète de toutes les déceptions qui attendaient l'immense enthousiasme de cet admirable moment.

La muse de M. Barbier; c'est le découragement des choses, né du désabusement des hommes; c'est cette mélancolie sociale, pour ainsi parler, qui lui a inspiré, après l'emportement des *Iambes*, ces lamentations sur l'Italie, qu'il a intitulées *il Pianto*. Après avoir fouillé des plaies vivantes, le poète est allé soulever le linceul d'une nation morte; et dans son voyage à travers le pays du beau, cette inspiration lugubre n'abandonne nulle part celui qui s'est donné pour mission de *mettre le doigt dans toutes les blessures*. Au Campo Santo de Pise, sur la plage de Naples, au milieu des lagunes de Venise, il peint le hideux, le vide du présent, avec verve, avec une sorte de complaisance et peut-être d'affectation. De ce point de vue sévère et désenchanté, Rome doit apparaître dans toute

sa tristesse, et pour ainsi dire dans toute sa nudité¹. Ce sera la Rome des haillons et des gueux, une Rome sale, mendiante, fiévreuse; l'auteur se placera au forum, qu'il aura soin d'appeler de son ignoble nom moderne, le Champ des Vaches (*Campo Vaccino*). Il y montrera :

Le temple de la Paix aux trois voûtes jumelles,
Immense, et laissant voir par un trou dans le fond
Le cloaque de Rome et son gouffre profond.

.....
De grands monceaux de terre, où l'enfance se rue,
Et des trous si profonds et si larges, que l'eau
Fait partout une mare en cherchant son niveau.

Ajoutons que ces traits ne sont pas les seuls; il en est de plus poétiques, mais j'ai cité ceux-ci comme caractérisant le point de vue de l'auteur. On le retrouve encore dans cette apostrophe aux Romains :

O superbes fiévreux, gras habitants du Tibre.

.....
Les poètes gagnent presque toujours à oublier les systèmes qu'ils se sont faits; et M. Barbier ne se trouve pas mal de mettre un peu de côté sa misanthropie

¹ C'est une fantaisie satirique de ce genre qui a fait dire au plus capricieux et parfois à l'un des plus heureusement inspirés de nos poètes, M. Alfred de Musset :

Dans un petit manteau d'abbé
Rome expire.

obligée dans ce tableau du Forum aux approches du soir :

Au faite des toits plats, au front des chapiteaux,
L'ombre pend à grands plis, comme de noirs manteaux,
Le sol devient plus rouge, et les arbres plus sombres;
Derrière de grands arcs, à travers les décombres,
Le long des chemins creux, mes regards entraînés
Suivent des buffles noirs attachés par le nez.
Les superbes troupeaux à la gorge pendante
Reviennent à pas lents de la campagne ardente,
Et les pâtres velus, bruns, et la lance au poing,
Ramènent à cheval des chariots de foin.
Puis passe un vieux prélat, ou quelque moine sale,
Qui va battant le sol de sa triste sandale,
Des frères en chantant portent un blanc linceul,
Un enfant demi-nu les suit et marche seul.
Puis, des femmes en rouge, et de brune figure,
Descendent en filant des degrés de verdure.
Les gueux déguenillés qui dormaient tous en tas
Se lèvent lentement pour prendre leur repas.
L'ouvrier qui bêchait et roulait sa brouette
La quitte; le travail, les pelles, tout s'arrête.
On n'entend plus au loin qu'un murmure léger,
Que le cri d'un ânon, le sifflet d'un berger,
Ou, derrière un fronton renversé sur la terre,
Quatre forts mendiants couchés avec mystère,
Qui, les cinq doigts tendus, et du feu dans les yeux,
Disputent sourdement des baïoques entre eux.

Ici la peinture est toujours un peu crue, mais elle est parfaitement vraie de dessin et de couleur, et c'est par cette vue du forum au coucher du soleil qu'il faudrait

terminer notre promenade à travers l'immense galerie que nous avons parcourue. Mais je ne puis résister à la tentation de m'y accorder aussi une petite place en citant un fragment d'une *épître sur Rome*, laquelle, je l'avoue, n'a jamais été achevée. J'ai cherché à y décrire fidèlement la bénédiction du pape à Saint-Jean de Latran, c'est-à-dire la cérémonie la plus imposante du catholicisme s'accomplissant en présence des plus majestueuses ruines de l'antiquité. Aujourd'hui cette bénédiction en descendant de la main libératrice de Pie IX a acquis une nouvelle sublimité ; jusque-là elle empruntait sa grandeur aux souvenirs d'un double passé, elle y joint les espérances de l'avenir.

13 juillet 1824.

D'une cérémonie auguste et solennelle
 A Saint-Jean de Latran le retour nous appelle,
 Car l'apôtre, héritier des empereurs romains,
 Y vient intercéder le ciel pour les humains,
 Y recevoir les clefs de cette basilique,
 Qui des temples chrétiens se dit la mère antique ;
 Et, de ses cardinaux avec pompe entouré,
 Il bénit l'univers de ce balcon sacré.
 Au pied de cette église est un lieu solitaire ;
 Là, quand l'ombre du soir descendait sur la terre,
 Ensemble que de fois nous avons admiré
 Des derniers feux du jour ce lieu triste éclairé !
 Contemplé les débris épars dans les campagnes
 Et l'azur radieux des prochaines montagnes,
 Et les vastes troupeaux sur les gazons paissants.
 Le désert et le soir portaient dans tous nos sens
 Le charme d'une douce et longue rêverie.
 Un jour, c'était le jour de la Pâque fleurie,
 On respirait dans l'air l'odeur de l'églantier

Et de petites fleurs blanchissaient le sentier.
 Là, je goûtai longtemps, oppressé de tendresse,
 D'un bonheur douloureux la langueur et l'ivresse.
 Alors autour de nous quel calme ! quel repos !
 Aujourd'hui quel aspect ! Où paissaient des troupeaux
 Un peuple d'étrangers, qu'un grand spectacle invite
 Des prélats, des guerriers, la foule qui s'agite,
 Les fanfares de guerre et les hennissements
 Des coursiers belliqueux sous le harnais fumants,
 Les salves du canon dont l'épaisse fumée
 Teinte aux feux du couchant d'une pourpre enflammée
 Roule sur ces débris d'un ancien souvenir :
 Ces monuments païens qu'un pape va bénir.
 Mais il vient, tel un jour Dieu dont il est l'image
 Apparaîtra sans doute assis sur un nuage ;
 Seul au-dessus de tous, seul avec majesté
 Sur son trône dans l'air il s'avance apporté.
 Soudain, comme inspiré, le pontife se lève,
 Joint les mains en priant, vers le ciel les élève,
 Penche son corps infirme et son front couronné,
 Dans un calme profond le peuple est prosterné,
 De moment en moment le canon tonne et gronde,
 Et son bras lentement bénit Rome et le monde.

Pour m'acquitter de ma tâche, il m'a fallu toucher en passant à bien des questions, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à la révolution de 1830. J'ai été forcé d'être rapide, et j'espère que, dans les jugements qu'on pourra porter sur mes jugements, on tiendra compte de cette rapidité forcée ; elle m'a souvent interdit les développements, les preuves ou les restrictions.

Je sais qu'il y a dans mon travail des omissions et des

lacunes : il était impossible de parler de tous ceux qui ont parlé de Rome, mais je crois n'avoir omis aucun type important. D'ailleurs, je crains peu qu'on ne m'accuse d'avoir été trop court; je redoute plus le reproche contraire. A ceux qui me l'adresseraient, je répondrais que l'on ne quitte pas Rome comme on veut, surtout quand on y rencontre tous les grands hommes qui l'ont visitée; que je me plaisais trop à vivre dans ce lieu, en si bonne compagnie, pour être pressé d'en sortir; que ce moment est pour moi comme un autre départ, et qu'en finissant je suis tenté de m'écrier avec Rutilius : « Je cède, je m'arrache aux embrassements de la ville bien-aimée; mes pieds franchissent à regret le seuil sacré :

Laxatus tandem caræ complexibus urbis,
Inviti superant limina sacra pedes. »

VOYAGE DANTESQUE